

Pour Sonia Velazquez comme pour Rebecca Wolff, aucune femme n'accepte spontanément le coït. Sans nier l'évidence d'une sexualité féminine, toutes deux considèrent que le coït se place sous la marque d'une violence caractérisée, que pratiquement personne ne reconnaît et ne dénonce car elle couronne une éducation fataliste des filles, reçue dès leur venue au monde et transmise par les mères, par l'entourage familial, masculin et féminin, et presque dès le berceau par la société tout entière. Sonia Velazquez et Rebecca Wolff prétendent que sans une gigantesque entreprise de propagande culturelle, à caractère monolithique, mise en œuvre dans la plupart des communautés humaines, les filles ne se résigneraient pas si passivement à la pénétration et feraient bien moins souvent semblant d'en apprécier les effets, de la désirer ou même simplement de l'accepter comme une activité normale. Elles considèrent, pour moi à juste titre, qu'il existe des messages génétiques incitant à des opérations de séduction, des messages génétiques inscrits dans chaque femme pour la conduire, à un moment donné, à effectuer une danse nuptiale, mais que, pour le reste, les messages ordonnent la passivité et la soumission en face des organes reproducteurs du mâle reproducteur, et une résignation physiologique détestable destinée à favoriser l'insémination. Et ces messages leur donnent envie de vomir.

La pensée des deux femmes paraît s'appuyer sur une documentation et des enquêtes diffusées par des mouvements extrémistes tels que les WFO (Weird Female Organization), les REW (Red Egalitarian Whores) ou les NCA (New Communist Amazons), mais aussi, et principalement, sur une démarche introspective. Dans *Les réverbères*, Sonia Velazquez fait elle-même le difficile retour sur les convictions et les sensations de sa petite enfance, sur ses réactions quand elle apprend qu'un jour des mâles s'introduiront en elle pour y éjaculer, et sur les débuts de la manipulation mentale dont elle est en même temps l'objet et qui tend à lui présenter une telle abomination comme un jeu inévitable et globalement positif, et aussi comme une nécessité naturelle comme «faire caca» ou «marcher dans la neige boueuse pendant le dégel». Elle revient à plusieurs reprises sur le rôle hypnotique de sa mère et de sa sœur, elles-mêmes déjà manipulées à cent pour cent et incapables de construire sur cette question une opinion personnelle. Elle reconstitue le travail de propagande incessante effectué par les mâles de sa famille, son père, son frère. Elle élargit le cercle de ces mécanismes d'influence jusqu'à l'ensemble des structures sociales avec lesquelles elle est en contact depuis sa naissance. Le tableau qu'elle peint est celui d'une aliénation de tous les instants, totalitaire et sans la moindre faille.

Derrière les textes que nous avons trop vite évoqués, il y a deux femmes saccagées à jamais par leurs bourreaux policiers ou militaires, blessées au plus profond, qui ne supportent pas leur blessure ni l'idée de leur blessure, et qui ne supportent pas l'idée qu'on banalise la violence qui leur a été faite et que, par d'innombrables canaux, par de millénaires stratagèmes, on inflige cette même blessure et cette même violence à toutes les femmes. Toutes les femmes ! ... Ni Rebecca Wolff ni Sonia Velazquez n'admettent qu'une supercherie sociale, prenant argument de millions d'années d'abjection animale, conduise les petites filles, les adolescentes puis les femmes puis les vieillardes à dire et à penser sincèrement que la copulation n'est aucunement révoltante, mais au contraire bonne pour l'humeur et la santé, indispensable à la marche du monde et quasiment merveilleuse. Elles ne l'admettent pas et, essayant en vain de ne pas réveiller leurs nauséabondes expériences, elles le disent, parfois sans prendre de gants, comme dans *Les réverbères* ou *Aux*

*viandes réunies* parfois avec des précautions d'usage qui leur échappent, comme dans la *Shagga du golem presque éternel*.

Ce sont ces deux femmes blessées, séparément ou chacune s'effaçant devant l'infâme expérience de l'autre, deux amies indifférenciables dans le domaine poétique qui conçoivent et murmurent sous la porte de leur cellule la *Shagga du golem presque éternel*. Elles la murmurent, puis leurs deux voix se taisent et la *Shagga* continue à vibrer dans le vide.

Bien qu'elle soit, comme nous l'avons suggéré plus haut, peu orthodoxe dans son contenu, la *Shagga du golem presque éternel* respecte scrupuleusement le formalisme qui est associé au genre et lui confère sa singularité. Sept séquences se succèdent, parfaitement égales dans leur masse textuelle. Chaque séquence compte 6666 caractères, sans les intervalles. Cette fidélité aux exigences formelles lui a d'ailleurs permis d'être intégrée à plusieurs recueils de *Shaggas* - elle figure en particulier dans *Nivôse, an mil*, de la cellule Mario Hinz, et dans *Savoir croupir, savoir ne pas croupir*, de Lutz Bassmann.

L'anecdote n'est pas mince, mais elle peut être résumée en quelques lignes. Un golem récalcitrant refuse de restituer la formule qu'un rabbin lui a introduite sous la langue pour l'animer. D'autres rabbins sont appelés à la rescousse, mais, impuissants à lui arracher le mot, ils exilent magiquement le golem loin du monde. Toujours porteur du mot, le golem se retrouve prisonnier à l'intérieur d'un espace mental étranger, à une autre époque et dans un autre lieu. Il se consacre à la défense inconditionnelle du mot, médite sur sa condition et finit par établir une sorte de communion fraternelle avec la personne qui l'héberge. C'est alors que Sonia Velazquez prend la parole.

Or d'un bout à l'autre de la *Shagga*, un élément revient de façon obsessionnelle : la scène pendant laquelle les rabbins, transpirant et émettant des odeurs désagréables, essaient de s'emparer du mot. Essaient d'ouvrir la bouche du golem, de pénétrer en lui, de le forcer, de lui déchirer les lèvres, d'introduire en lui un crochet de chair, des doigts, une main, pour lui imposer leur violence de maîtres, pour le posséder et le faire mourir.

Je me permets donc d'inviter à lire ou à relire sous cet éclairage la *Shagga du golem presque éternel*, et non à la lumière d'un débat génétique (pour en déterminer l'auteur) ou esthétique (pour peser dans quelle mesure le thème du golem est traité selon les traditions hébraïques ou selon celles de la littérature post-exotique). Et c'est pourquoi je me répète :

Ce sont ces deux femmes blessées, ou l'une d'entre elles, qui conçoivent et murmurent sous la porte de leur cellule la *Shagga du golem presque éternel*. Elles la murmurent, puis leurs deux voix se taisent. Elles s'appellent Sonia Velazquez, elles s'appellent Rebecca Wolff, elles s'appellent toutes les femmes.

Écoutons-les.

**Extrait tiré de *Herbes et golems* de Manuela Draeger, publié aux éditions de l'Olivier en 2012**